

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 21

Artikel: Femmes-hercules et femmes à barbe
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190413>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sons. La première, qui contient trois cartes : l'Autriche-Hongrie (feuille 2), l'Italie (feuille 1), l'Amérique du Sud (feuille 1), cartes dont on admire la finesse, la netteté et les innombrables détails, peut donner une idée de ce que sera ce superbe travail entièrement achevé.

L. M.

Causerie.

Le printemps. — Les marchés de Lausanne. — Les toilettes de saison.

Cette fois, nous le tenons !... Quoi donc ? Le printemps. Le gros coup de tonnerre de défunt avril a mis en fuite le tenace hiver qui semblait avoir la velléité de passer la belle saison chez nous. Oui, il est enfin là avec ses charmes et ses enchantements, ses arbres avec leur parure de mariée, ses pelouses au vert tendre que la brise de mai fait onduler mollement, son suave muguet qui parfume la forêt, et ses narcisses odorantes qui sourient sur les hauteurs !...

Le merle bavard, le pinson et la fauvette s'en donnent à cœur joie, en attendant de se mettre à l'œuvre pour abriter leur progéniture.

Nos marchés sont magnifiques, les teintes joyeuses des radis s'y marient agréablement avec le vert appétissant des corbeilles de laitues et le vert doré des choux-fleurs.

Le printemps s'épanouit encore sur les chapeaux des jeunes demoiselles, qui sont, cette année, tout un poème, une idylle, tant ils sont sobrement et savamment composés de tissus vaporeux et de fleurs : mes compliments à la mode. — Ceci, croyez-le bien, n'est pas un des moindres charmes des marchés de Lausanne ; demandez-le plutôt aux porteurs de casquettes rouges, de casquettes blanches, de casquettes vertes et certaines autres variétés de couvre-chef, qui semblent avoir aussi beaucoup à faire au marché. C'est probablement aussi parce qu'ils sont au printemps de la vie et que celui-ci est en plein épanouissement dans leur cœur... O saison des promesses et de l'espérance, pourquoi ne viens-tu qu'une fois dans l'année, et, dans la carrière humaine, jamais ?

Une jouissance bien réelle est bien innocente à la fois, pour les dames, c'est d'échanger les lourds vêtements d'hiver contre les fraîches toilettes d'été. Longtemps le vieux bonhomme nous a marchandé ce petit bonheur, mais il n'en sera que plus goûté. Voici ce qu'un reporter féminin, renseigné sur la place même de la mode, c'est-à-dire à Paris, nous apprend, sur ce qui sera porté dans la saison de l'élégance.

Les étoffes rayées sont très en faveur ; elles ont l'avantage d'amincir les personnes fortes, et ne rapetissent pas les femmes de taille moyenne. On en fera sans inconvénient des costumes complets, quitte à disposer les raies dans le sens de la largeur pour le jupon, et de la longueur pour la draperie, et vice-versa. — L'écharpe droite a refait son apparition ; on en voit en tulle, en gaze, en guipure, en Chantilly, ou de la même étoffe que la robe.

Au reste, rien ne sera si comme il faut, ni si élégant que de porter le costume assorti, depuis le chapeau et l'ombrelle, jusqu'aux gants et aux bas, qui seront tous de même teinte.

La capote sera plus convenable pour les dames d'un certain âge que le chapeau rond, retroussé ou évasé, dont le rôle est de faire valoir les minois de 16 à 28 ans. — Le chapeau genre Directoire est encore porté et a bien son charme, suivant la tête qu'il coiffe.

Enfin, comme au commencement de chaque saison, il ne manquera pas de surgir mainte excentricité, mais le bon goût et la modestie des femmes vaudoises en feront vite justice.

Y.

Femmes-hercules et femmes à barbe.

L'*Estafette* de mercredi nous racontait l'histoire d'une femme, des environs de Beaucaire, qui, douée d'une force physique extraordinaire, avait terrassé un hercule dont personne n'avait encore pu avoir raison.

Les femmes de cette trempe ne sont pas si rares, car quelques-unes ont remporté dernièrement de brillants succès dans les cirques d'Amérique ; et les journaux annoncent qu'elles sont en route pour Paris. Très probablement ces lutteuses étranges, parcourant l'Europe, nous feront l'honneur d'une visite, et mettront au défi nos plus solides lurons.

Ces boxeuses américaines sont dit-on fort belles ; mais, entre nous, je ne vous conseille pas de vous y frotter. Gardez-vous bien surtout, dans un élan d'enthousiasme irréfléchi, de leur promettre le mariage ; elles seraient capables de vous porter à bras tendu chez le *Pétabosson*.

Une femme-hercule me paraît aussi exorbitante qu'une femme-sénateur, qu'une femme-notaire, qu'une femme-juge de paix. Ce n'est plus une femme, mais un biceps, un muscle, un coup de poing. Avec un franc respect, je m'inclinerai devant le savoir ou le génie de ma femme, jamais devant la supériorité de sa poigne. Quel sort que celui du pauvre époux d'une femme-hercule ! A la plus timide observation, je vois la terrible boxeuse se mettre en garde, le bras tendu, le point fermé : « Ah ! c'est comme cela ? attends un peu ! »

Devant une telle attitude, le mari n'a qu'à subir tous les caprices, pardonner toutes les incartades, solder tous les comptes de modiste et de couturière — à moins qu'il ne préfère avoir les yeux pochés et la mâchoire démolie.

Et les femmes à barbe, je vous prie, ces malheureuses que la nature railleuse ou distraite a douées d'une paire de moustaches ?... Hélas ! il n'y a qu'à plaindre ces infortunées, direz-vous, ou à leur offrir un étui de rasoirs anglais.

Eh bien ! qu'on se rassure ; un galant homme, un savant Américain, le docteur Fox, a trouvé un système électrique grâce auquel il rend le velouté, la douceur du satin, aux visages les plus embroussaillés de ses clientes. Il n'est pas de joue barbue, de menton velu, qui puisse résister au nouveau procédé : une aiguille d'une finesse extrême est introduite dans le tube du poil maudit et l'on fait

passer un courant électrique. En un clin d'œil, le poil est foudroyé pour ne plus jamais se relever.

Seulement, il faut une opération spéciale pour chaque poil et, quand la barbe est bien fournie, ces exercices épilatoires peuvent durer 15 ou 18 mois. Mais qu'on ne récrie pas ! C'est peu, deux ans, lorsqu'il s'agit de passer d'une barbe de dragon aux charmes d'une peau bien satinée.

A ce propos, écoutez cette petite histoire :

Un jour, le docteur Fox reçoit la visite d'une jeune fille à la taille fine et souple, aux mains charmantes, à la voix angélique. Une voilette épaisse cache un visage sans doute ravissant. Mais lorsque la gentille visiteuse a relevé sa voilette, le digne savant fait un bond en jetant un cri de stupéfaction.

Ce n'est plus une femme qu'il a devant lui, c'est un sapeur. Dans ce visage horriblement barbu, on ne distingue qu'un front virginal d'une pureté évangélique, deux yeux troublants et doux, un nez grec à rendre jalouse une Arlésienne, une bouche d'enfant où miroitent des dents de lait.

Mais, hélas ! Sa lèvre supérieure se hérissé d'une moustache énorme et drue, dont un bout se relève fièrement à la mousquetaire, tandis que l'autre pointe se recourbe en croissant. Sur les joues, un fouillis inextricable, un barbouillis affreux.

Le brave docteur reste ébahi.

— Je m'appelle Angéline B..., commence la jeune miss de sa voix d'enfant, et j'aime mon cousin Arthur S..., que j'ai résolu d'épouser. Mais Arthur m'a dit : « J'ai pour vous, ma chère Angéline, une affection des plus vives ; je rends justice à votre rare intelligence, à votre esprit, à votre bonté ; mais, excusez ma franchise : Je ne puis vous épouser. Ces moustaches... ces favoris... cette barbiche... Oh ! non, jamais ! C'est impossible. Vous me faites l'effet d'un frère aîné. » Et mon impitoyable cousin s'est enfui en éclatant de rire... Docteur, un peu d'éther...

Puis d'une voix lente et grave, Angéline reprend :

— Ce n'est pas mon visage, cher monsieur, c'est ma destinée, c'est le bonheur de ma vie que je suis venue vous confier. Au nom du ciel, débarrassez-moi de cette barbe exécrée et mon Arthur adoré m'aimera peut-être.

— Mais, objecte timidement le docteur, c'est là, ma pauvre enfant, un travail d'hercule que je n'accomplirais jamais.

— Je vous en supplie, docteur, ne repoussez pas ma prière, ou j'en finis avec la vie !...

— A ces mots, le docteur, ému de pitié, s'incline avec grâce et se met à inventorier la barbe de la jeune miss. Il compte huit mille neuf cent soixante-dix-sept poils ; et huit mille neuf cent soixante-dix-sept fois, il répète l'opération de l'aiguille électrisée !...

Ce traitement héroïque et épilatoire dura 325 jours. Quant à l'intrépide Américaine, elle ne poussa pas même un soupir d'impatience pendant ce long supplice, en vertu de ce principe, qu'il faut souffrir pour être belle.

Elle est merveilleusement belle aujourd'hui ; son riant visage offre aux regards le velouté rose d'une pêche de Montreuil ou d'un abricot de Provence. C'est à peine si de temps à autre il faut lui foudroyer une douzaine de poils follets qui n'ont pu renoncer tout à fait au pays natal.

Hélas ! nous avons la douleur de dire que, trouvant l'opération trop longue, le volage Arthur avait épousé une jeune Péruvienne ayant un million dans chaque main et de faux cheveux sur la tête.

Mais, grâce à l'épilation par l'électricité, il n'y aura bientôt plus de femmes à barbe, plus de ces infortunées

à qui ont est obligé de dire : « Pardon, madame ; est-ce à vous ou à monsieur votre mari que j'ai l'honneur de parler ? »

On drôlo dè batsi.

Quand onna novalla petita frimousse arrevè dein on mènadzo, et que s'agit dè la batsi, lài faut trovà on parein et onna mareina ; et bin soveint, s'on demandè à n'on valet d'étrè parein, on lài baillè po tsermalàire onna grachàosa que ne lài fassè pas la potta, mà que sè pouèssè assorti avoué li ; et l'arrevè quazu adé que cein finit pè on bet d'accordàiron. L'est po cein que lè dzouvenès dzeins ne demàndont pas mi que d'étrè pareins et mareinès dè quoui que sàì, et que s'offront mémameint po avàì lo pliési dè sè vairè et po ousà sè montrà einseimblìo per déviant lo mondo.

Loulou à Gougan, ein revegneint dè la gâra, y'a on part dè teimps, reincontrè Miquelet et lài dit que l'avàì dâi salutachons à lài fèrè dè la pâ de Djan à Fifre.

— Et que dit-te dè bon, l'ami Djan, lài fà Miquelet ?

— Eh bin, repond Loulou, tot dè bon ! Et pi lài a dâo novè per tsi leu, kâ l'a z'u y'a cauquiès dzo on « nouveau-né », coumeint dit la menistre.

— Câise-tè ! Et a-te dza batsi.

— Oh ! na, pas onco !

Miquelet, qu'étâi on ami dè Djan à Fifre, étâi vévo, et coumeint l'avàì einvià dèretrovà on gouvernèment, et que sè peinsàvè que se Djan dévessâi batsi, ye demàndèrâi po sù po mareina onna certaina pernetta à quoui li, Miquelet, arâi prâo vollìu contà fleurette, sè décidà dâo coup à s'offri po parein, et lo dit à Loulou.

— Te fà bin, lài repond Loulou, que l'écrit vito à Djan, po que Djan reçâidiè sa lettra déviant ellia à Miquelet.

Miquelet écrise assebin po s'offri et po demàndà quand lo batsi sè farâi.

Djan à Fifre lài repond, et la demeindze iò cé batsi sè dévessâi fèrè, Miquelet, bin revou, avoué sè z'haillons dè noce, va preindrè lo trein po allâ tsi se n'ami Djan. Mà quand décheind dâo wagon, m'einlèvine se ne reincontrè pas Djan à Fifre que lài dit que lo batsi ne sè poivè pas fèrè cé dzo, vu que l'avàì reçu onna dépêche et que faillâi que parte coute qui coute.

Coumeint y'avàì onco on momeint déviant que lo trein repartè, Miquelet fà : Eh bin, quand reveindri po lo batsi, ye voudré apportâ oquiè à la mère dâo petiou ; que crâi-tou que lài farâi pliési ?

— Oh ! te n'a pas fatta dè rein atsetâ !

— Oh ! que chà ! y'é einvià dè lài atsetâ onna roba ; mà dis-mè frantsemeint coumeint la mè faut atsetâ.

Adon, coumeint sè promenâvont ein atteindeint l'hâora dâo tsemin dè fai, ye passont déviant la boutequa d'on borellâi, qu'étâi àoverta. Djan à Fifre lài fà eintrâ Miquelet et lài dit :

— Du que te vâo absoluameint atsetâ onna roba po la mère, eh bin ! te pâo choisi !

Miquelet, tot ébaubi, ne savâi pas se Djan à Fifre étâi fou dè lo menâ tsi on borellâi po atsetâ onna